

7. Annexes

Philippe Soupault – Do Prahy (1927)

On m'a dit
le temps vole
et là-bas au sommet de la route
cette ville
bat
et près de ce cœur
des amis qui dorment
et qui s'éveillent
quand les grandes cloches
tonnent

Je vous ai reconnu
parce que vous teniez
un chant dans la main droite
et dans la main gauche
un miroir pour y enfermer le soleil
Vous gardiez sous vos paupières
des yeux qui brillaient
comme des couteaux
et j'ai lu dans vos gestes
tous les messages
du pays que nous avons parcouru
ensemble
autrefois
aujourd'hui
Maintenant
dans le nuage des jours
je ne cherche pas seulement à revoir
la petite rue de l'Or
et les chères agates de St. Vit
ou encore le cimetière juif
et l'horloge du souvenir
Maintenant je vois vos mains
qui sont plus grandes que moi
et qui tournent comme les étoiles
comme les hélices

Je sais que je ne peux oublier
la grande musique
qui se nourrit des reflets
du fleuve cygne
et qui bondit hors la ville
autour des grandes collines
C'est le rendez-vous des amis
le rendez-vous des tramways lents et rouges
et le chant multicolore
de toute l'amitié triomphante

Je ne sais pas oublier
le goût doux de bílá káva
et le son bleu comme l'alcool

de toutes vos voix
Vous êtes là
trois quatre cinq six sept
vous êtes toute une armée
et vous êtes tout seul
devant vous même
avec le courage des jours de pluie
et de la neige des saisons

Il faut encore me tendre la main
de temps en temps
quand vous regardez
une grande maison toute neuve
quand vous écoutez le vent
qui vient de l'ouest
et de Paris

Philippe Soupault – Ode à Prague (1939)

On m'a dit
le temps vole
Il y a là-bas au sommet de la route
cette ville
qui bat
Il y a près de ce cœur
des amis qui dorment
et qui s'éveillent
quand les grandes cloches
tonnent

Je vous ai reconnus
parce que vous teniez
un chant dans la main droite
et dans la main gauche
un miroir pour y enfermer le soleil
Vous gardiez sous vos paupières
des yeux qui brillaient
comme des couteaux
et j'ai lu dans vos gestes
tous les messages
du pays que nous avons parcouru
ensemble
autrefois
aujourd'hui
Je ne sais pas oublier
le goût doux du café crème
et le son bleu comme l'alcool
de toutes vos voix
Vous êtes là
trois quatre cinq six sept
vous êtes toute une armée
et vous êtes tout seul
devant vous-même
avec le courage des jours de pluie
et de la neige des saisons

Il faut encore me tendre la main
de temps en temps
quand vous regardez
une grande maison toute neuve
quand vous écoutez le vent
qui dit ami
Il faut quelquefois
oublier
mais pas trop
votre ami
Maintenant
dans le cercle des jours
je ne cherche pas seulement à revoir
la petite rue de l'or
ou les vitraux de la cathédrale de St. Vit
ou encore le cimetière juif
et l'horloge du souvenir
Maintenant
je vois vos mains
qui sont plus grandes que moi
et qui tournent
comme les hélices
Je sais que je ne peux oublier
la grande musique
qui se nourrit des reflets
du fleuve cygne
et qui bondit hors la ville
autour des grandes collines
c'est le rendez-vous des amis
le rendez-vous des tramways lents et rouges
et le chant multicolore
et toute l'amitié triomphante

Philippe Soupault – Ode à Prague libérée (1946)

A l'âge de l'espoir
belle comme une nébuleuse
il y avait une fois une ville
une ville
où l'on entendait murmurer les ombres
de Mozart et d'Apollinaire
neuve
qui méritait ce nom
si familier aux locomotives
plaque tournante
Prague
où fleurissaient les grandes joies sans nom
qu'on lit dans les yeux des femmes
et dans les mains des amis
fleurs de ciment fleurs de verre

Elle se dressait
secouant toute la poussière
des siècles bric-à-brac

pour arrêter le soleil
avant les crépuscules interminables
et faire tomber les murailles
des servitudes des préjugés
et de tout ce qui est mort à jamais

On m'avait dit
le temps vole
il y a là-bas au sommet de la route
cette ville
qui bat
il y a près du cœur
des amis qui dorment
et qui s'éveillent
quand les grandes cloches
sonnent

Je vous ai reconnus
parce que vous teniez
un chant dans la main droite
et dans la main gauche
un miroir pour y enfermer le soleil
Vous gardiez sous vos paupières
des yeux qui brillaient
comme des couteaux
et j'ai lu dans vos gestes
tous les messages
du pays que nous avons parcouru
ensemble
autrefois
aujourd'hui

Je ne sais pas oublier
le goût doux du café crème
et le son bleu comme l'alcool
de toutes vos voix
Vous êtes là
trois quatre cinq six sept
vous êtes toute une armée
et vous êtes tout seul
devant vous-même
avec le courage des jours de pluie
et de la neige des saisons

Il faut encore me tendre la main
de temps en temps
quand vous regardez
une grande maison toute neuve
quand vous écoutez le vent
qui dit ami
il faut quelquefois
oublier

mais pas trop
votre ami
Maintenant
dans le cercle des jours
je ne cherche pas seulement à revoir
la petite rue de l'or
ou les vitraux de la cathédrale de St. Vit
ou encore le cimetière juif
et l'horloge du souvenir

Maintenant
je vois vos mains
qui sont plus grandes que moi
et qui tournent
comme les hélices

Je sais que je ne peux oublier
la grande musique
qui se nourrit des reflets
du fleuve cygne
et qui bondit hors la ville
autour des grandes collines
c'est le rendez-vous des amis
le rendez-vous des tramways lents et rouges
et le chant multicolore
de l'amitié triomphante

A l'âge du dégoût
quand les nuages de boue se gonflaient
à l'aube du sang et de la rage
et que l'on retenait son souffle
avant de hurler d'horreur et de douleur
Prague notre amie
fut longtemps le nom de notre remords
Nous nous bouchions les oreilles
pour ne pas entendre
quand le tocsin convoquait notre honte
et que les souvenirs frappaient comme des poignards

Répugnants sourds-muets
nous longions les murs de l'Europe
et nous trouvions encore le moyen de sourire
comme si de rien n'était

L'heure sonna
l'heure des serpents à grosse caisse
l'heure des insectes porteurs de pourriture
celles des haut parleurs vomissant les impostures
l'heure des puanteurs du pus de la trahison
celle de la marée des reniements et des excuses

Elle sonna à Prague pour Prague de Prague

et la boue se mit à tomber par paquets
sur la ville de la plus grande espérance
et de la meilleure foi du monde
tandis que la pieuvre pâle et froide de la résignation
se jetait sur nous
avec un grand ricanement Munich

Silence Silence du sang
de chaque blessure silence
silence après le dernier soupir
de chaque tombe silence
silence de la mort lente
et de l'assassinat et des incendies
silence et silence autour des tortures
silence des disparitions des fuites des étouffements
Silence de Prague
Nuit noire comme l'éternité

Orgueil Prague Orgueil
Prague dit non
seule
quand la peur avec ses doigts de vaseline
s'est emparée de nous
massacreurs massacrés
seule
quand les charniers s'étendent
et que les grandes fabriques de morts
doublent chaque jour leur production

Deux mille jours plus de deux mille nuits
déluge que les prophètes n'avaient pas osé annoncer
déluge de poussière rouge et de suie
brouillard de grisou
flocons de misère
lumières de plomb
larmes noires
odeurs de fin du monde
et tout ce qu'on ne dira jamais

A l'âge de la vie
Prague ne vit
aucune aube aucun oubli
Vous êtes tous là mes amis
morts ou les mains tendues
et nous nous sommes retrouvés
blessés ou le sourire aux lèvres
et revus avons reconnu le jour
décus et les poings fermés
et nous luttons et nous saurons
qu'enfin ce que nous attendions
est arrivé ou que ce n'est
ni le jour de gloire

ni le symbole des victoires
ni la veillée des larmes
mais l'appel
que nous n'osons encore nommer
et qui s'élève
de Prague vivante et délivrée
de Prague qui vit
pour la vie et la liberté

Paul Éluard – Prague un soir de printemps (1952)

Prague au passé Prague au présent
Certaine de ses lendemains
Prague s'endort les yeux ouverts

Elle est de blanc et d'or vêtue
A la couleur de ses aurores
Et ses yeux effacent la nuit

Prague à l'image du printemps
Prague sait d'où vient le beau temps
Elle monte dans la lumière

Ses portes sont fermées au doute
On l'interroge elle répond
Comme l'étoile au crépuscule

Prague est forte de ses douleurs
Lidice l'a marquée au cœur
Mais rien n'a pu la contredire

Fucik l'aimait vierge et sensible
Et sous les voûtes de la mort
Elle écrase ses ennemis

Prague de blanc et d'or vêtue
Ce soir s'endort mais elle garde
Les yeux ouverts sur l'avenir.

Louis Aragon – Prose de Nezval (1958)

Parlé

O flamme obscure Flamme fraîche
Une dernière fois pour éclairer l'immobilité d'une image
Avez-vous jamais vu comment meurt un oiseau
Ce qui n'avait tantôt que le poids de l'âme

Mais les poètes de notre âge
Durent moins que paille brûlée
J'en ai tant vu tournons la page
Aussitôt venus qu'en allés
Semblant ici-bas en voyage

Avez-vous jamais vu comment meurt un oiseau
Une pierre soudain qui tombe dans la cage
Cela ne chantera plus n'ébouriffa plus
Son plumage Cela meurt droit devenu plomb
Cela meurt on dirait un meuble tombé dans ma tête
Une marche manquée Un mot pour l'autre
Un oiseau que c'est triste un oiseau qui meurt
Une phrase inachevée un vers qui ne trouvera plus d'écho
Tiens encore un poète mort dans le journal
La Seine-et-Oise ne te verra pas te promener avec moi dans la
forêt aux rhododendrons
Je ne te croiserai plus par hasard dans les aérodromes
Vitezslav Nezval
Tu avais les yeux couleur d'une lessive céleste
Et maintenant que te voilà blanc comme un alexandrin sans rime
Tu es un carreau de Delft sur le linge du lit
Où l'on voit un pastoureau jouant de la flûte
Devant une petite haie

Ou qui sait un chevalier armé pour un tournoi
On va te regarder différemment désormais que tu as pour moi
Ce visage de roi de cœur de l'éternité

J'essayerai de parler de toi Nezval
J'essayerai Ma gorge racle des mots noirs
Épines noires dans la gorge
Le deuil Prague le deuil baroque
Et le deuil tourmenté des draperies de pierre
J'essayerai qu'un cri s'élève de la pierre
La radio ce soir a parlé de Nezval
Pour dire qu'il est mort c'est plus que pour Rimbaud

Je vois Prague et la lune dans Prague
Les pas de lune dans Prague où passa mon Apollinaire
La pluie à Prague dans ta *Prague aux doigts de pluie*
Pianote aux vitres s'y essuie
Une musique y balbutie

J'essayerai qu'un cri de pierre sous la scie
Qu'un cric soulève la pierre des rimes
J'essayerai ma gorge le criquet l'escrime
De ma gorge

Dans le Hradschin désert la lune est sans rivale
Elle peint sur le pont le deuil blanc des statues
La radio ce soir a parlé de Nezval
Pour dire qu'il s'est tu

Strophe que la main ponctuée ô strophe au-delà
De quoi commence le voile funèbre au-dessus du Pont Charles
Nuage qui passe par le vent emporté

J'éclaircirai ma gorge comme le ciel

Chanté

Ainsi Prague a perdu son âme et son poète
Lorsque j'irai tantôt je ne l'y verrai pas
Et son cœur s'est brisé comme un verre qu'on jette
A la fin du repas

Lorca Maïakovski Desnos Apollinaire
Leurs ombres longuement parfument nos matins
Le ciel roule toujours les feux imaginaires
De leurs astres éteints

Contre le chant majeur la balle que peut-elle
Sauf contre le chanteur que peuvent les fusils
La terre ne reprend que cette chair mortelle
Mais non la poésie

Ce siècle est au-delà du minuit de son âge
Ses poètes n'ont plus besoin d'être achevés
Ils ont usé leur vie au danger des images
Et croient avoir rêvé

Il se fit dans Paris un silence de neige
Un réveil de novembre à neuf heures battant
Quand Éluard partit rejoindre le cortège
Nezval meurt au printemps

C'est de sa belle mort comme disent les hommes
Qu'il meurt Nezval et tout par conséquent est bien
Il ne faut pas pleurer dans ce siècle où nous sommes
Cela ne sert à rien

Il meurt l'enfant terrible aux jours des primevères
Pâques éperdument aurons sonné pour lui
Ses paupières fermées ses doigts se sont ouverts
Ses derniers vers ont lui

Dans le monde en gésine inhumain pathétique
Il tourne au firmament à jamais ses yeux bleus
Visage émerveillé des peintures gothiques
Soleil de quand il pleut

Il est entré vivant dans les cieux du folk-lore
Y chantant sa mère et la paix pareillement
Il nous montre demain comme une bague d'or
Dans la main d'un amant

Nezval de qui le nom notre lèvres façonne
Nezval attends un peu j'arrive à tes côtés
Du jour qui fut si beau déjà le soir frissonne
Et d'autres vont chanter

